Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 9

Artikel: Je jure de m'éblouir

Autor: Mahyère, Eveline

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847413

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Eveline MAHYÈRE

« J'ai juré de m'éblouir » et sans doute a-t-elle juré aussi, cette jeune femme, de déchirer, en s'ôtant la vie, le cœur de ceux qui l'aimaient et croyaient à ses qualités d'écrivain. Les pages qu'on va lire nous restituent l'actrice vivante et vibrante, toute tendue, semblait-il, vers la vie, vers d'autres réalisations...

JE JURE DE M'ÉBLOUIR

Extrait - Ed. Corrêa

« Porte du Ciel, Arche d'alliance (Sylvie demeura un instant le stylo en l'air et poursuivit) : Vierge digne de louanges, je vous écris avec étonnement. Je n'en avais pas l'intention, j'étais sans intention. J'acceptais avec tristesse et soumission votre volonté de silence, de brouillard. La brume voile toute chose d'un charme lénifiant.

« Mais je ne suis plus votre élève, vous n'êtes plus mon professeur. L'avez-vous d'ailleurs jamais été ? Que faites-vous chez ces bonnes sœurs à enseigner les mathématiques, vous qui n'êtes que musique, harmonie, jeunesse ? Est-ce parce qu'elles vous autorisent à jouer de l'orgue dans leur église, le dimanche et aux heures de sieste, que vous demeurez parmi ces vieilles taupes ?

« Vous avez peut-être 25 ans, je n'en ai pas 17, et vous prétendez dresser entre nous le mur de la respectabilité. Mais je suis une offense à la respectabilité. Vous savez sans doute que la directrice des classes vient de me renvoyer, très poliment d'ailleurs. Elle a commencé par me donner l'autorisation d'aller passer un week-end chez mes parents et tandis que je me demandais ce qui me valait cette insigne faveur (les congés sont rares à Sainte-Thérèse), elle écrivait à ma mère pour lui dire qu'en raison de mon caractère subversif et du « ton inadmissible de certaine de mes lettres » elle craignait que je n'exerce une mauvaise influence sur mes camarades. Que d'ailleurs le régime du couvent ne semblait pas me convenir. Et elle s'est déclarée prête à me délivrer d'excellents certificats si mes parents se décidaient à me faire terminer mes études dans un établissement laïque. A trois mois du baccalauréat ! Evidemment, elle ne peut pas se douter que si mon père, farouche parpaillot, m'a livrée à Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus (comme il m'aurait jetée dans la cage aux lions), c'est qu'on m'avait déjà renvoyée du lycée. Mais au lycée, au moins, j'avais giflé un professeur. A Sainte-Thérèse, je n'ai fait qu'écrire à mon cousin que je vous aimais. C'est ce que Mère Marie-Sophie, qui se plaît à fouiller les buvards de ses pensionnaires pour y saisir la correspondance clandestine, appelle le « ton inadmissible de certaine de mes lettres ». Après quoi, elle a eu le tact de me laisser donner les éclaircissements qui me convenaient à mes parents. Je leur ai naturellement raconté que j'avais dit du mal de l'Enfant Jésus et de sainte Thérèse. Comme mon père haussait les épaules et déclarait qu'il n'admettrait pas que pour de telles balivernes on me renvoyât, j'ai ajouté précipitamment que j'avais aussi traité le bon Dieu de Maquereau du Ciel. J'ai aussitôt reçu la gifle que je ne méritais pas et puisque l'année scolaire est bientôt terminée, on me fera donner quelques leçons particulières et on me laissera préparer mon bac par mes propres moyens.

« Voilà qui met fin à l'incident et me permet de continuer de vous aimer à l'insu du monde. Même Mère Marie-Sophie ignore qui vous êtes. Dans ma lettre et lorsque je parle de vous, à mon confident de cousin, je vous appelle discrètement Eléonore. J'espère que vous ne détestez pas ce nom.

« J'espère aussi que vous ne me détestez pas de vous écrire comme je le fais. De toute façon, je m'étais promis de vous informer que je vous aime, le jour où je quitterais le couvent. Mais je dois bien m'avouer que ce que je viens de vous raconter est fait pour vous choquer ; mes blasphèmes imaginaires plus encore, sans doute, que la réalité de la « faute ». Il est pourtant vrai qu'avec toutes ces bonnes sœurs qui passent leur vie à ramasser des sous pour lui, le bon Dieu fait un peu figure de... Mais je suis folle d'aggraver mon cas. Je sais, Juliénne, que vous aimez Dieu, et l'église et ses orgues. Se peut-il que vous aimiez sainte Thérèse, Mme Marguerite-Marie, sa souriante hypocrisie, sa hantise de la règle ? Vous m'avez dit un jour en regardant ailleurs que Sainte-Thérèse était pour vous une antichambre. Antichambre de quoi ?

« J'ai peur. J'ai peur de tout ce que vous ne m'avez jamais dit, de ce dont vous rêvez quand vous vous mettez à l'orgue, quand vous vous rendez à votre chorale de chant grégorien ou plus simplement quand vous vous levez, le matin, pour gagner des classes toutes ornées d'affreuses petites saintes Thérèse en plâtre. Pourquoi avez-vous renoncé à terminer les beaux-arts

alors que votre père est l'un des plus riches industriels du Nord et que vous étiez déjà presque architecte (vous voyez que les élèves savent se documenter), à seule fin de venir enseigner les mathématiques élémentaires à des filles de bourgeois confits en dévotion ? Vous me direz que ces filles, elles, n'ont pas encore eu le temps de se confire, mais je sais bien que ce n'est pas une tardive vocation pédagogique qui vous a conduite à Sainte-Thérèse.

« Il y a aussi ce que vous ne m'avez jamais dit, mais que j'ai pu lire dans votre regard lorsque, vingt fois en une seule leçon, nos yeux se croisaient par-dessus les petites saintes Thérèse de plâtre. C'est ce regard qui fait que j'ai quitté le couvent et la pensée de vous y laisser derrière moi m'est proprement intolérable. Si vous ne venez pas à moi, j'irai vous enlever avec une échelle de soie. Mais vous allez m'écrire, n'est-ce pas, que vous me préférez aux petites saintes Thérèse de plâtre.

« Je vous aime.

« Sylvie. »

Julienne Blessner ne répondit pas à cette lettre.

Dans le journal qu'elle tenait depuis qu'elle connaissait le sens et les nuances des mots « révolte », « amour », « whisky » ou « gueule de bois », Sylvie avait simplement noté :

15 avril.

« Malgré mon mépris des faits divers, il me faut bien consigner ici que je me suis fait renvoyer de Sainte-Thérèse. L'événement me paraîtrait de peu d'importance si je ne me trouvais du même coup renvoyée de Julienne Blessner. »

16 avril.

« Heureusement, j'ai bu. Ma mère m'a autorisée à aller me coucher après m'avoir parlé de Dieu, de ma conscience et du sens du devoir, mais j'ai emporté la bouteille et je bois, je bois, je bois...

« Je crois bien que je souffre. Boire, dormir, mourir. « Perchance to dream ; ay, there's the rub. »

Chante, ô ma souffrance, chante,
Car tu es plus douce que la voix de ma mère
Comme elle tu exploites ma faiblesse
Mais tu es inattendue, ô ma souffrance.
Je t'étouffe à petits godets
Et parviens presque à te chanter
Car j'ai bu. Et me plais à boire ;
Jeune ivrogne je chante le vin
Et pourtant ne bois que whisky.
Qu'importe un instant de gloire ?
Quand l'univers entier n'est que lendemains.
Chante...

17 avril.

« Rien ».

18 avril.

« Julienne ne répond toujours pas. Le bon Dieu, maintenant, je le déteste. S'il existe, tant pis pour lui. Qu'il me foute la paix.

19 avril.

« Mon Dieu, je vous en supplie, faites qu'elle m'écrive. J'ai été folle. Je vous ai bafoué, je l'ai bafouée, je suis un monstre. Je vous demande pardon, mais faites qu'elle m'écrive. »

Le 20 avril, Sylvie se précipita sur son papier à lettres :

« Chère Mademoiselle,

« Si je vous ai appelée Arche d'alliance, ce n'était pas pour bafouer la Sainte Vierge, mais parce que vous êtes le dernier lien, la dernière alliance entre moi et un univers que je respecte autant que je le vilipende. Oh, je n'entends pas seulement la Cité céleste, mais sa colonie ici-bas, société de bonnes sœurs, associations de parents d'élèves, salons de femmes de notaires, travail, famille, patrie, chorales angéliques ou grégoriennes, et, oui pourquoi pas, assemblées protestantes. Après tout, c'est à ces assemblées-là que par papa-maman je devais me rattacher. Mais je ne peux pas, pas plus que je ne parviens à comprendre, malgré l'admiration que m'inspire Mme Marie-Sainte-Cécile, votre modèle, ce qui vous a fait choisir pour refuge Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Oui, je sais, il y a Dieu quelque part. Mais ne comprenez-vous pas que votre silence est pour moi le silence même, le refus de Dieu ? »

Sylvie s'arrêta, se demanda un instant si sa dernière phrase était habile, rougit violemment et plia sa lettre. Puis elle se ravisa et ajouta en **P.-S. :** « Je vous attendrai au Racine, rue Racine, entre 6 et 7 heures, jeudi. Je vous en prie, venez, ou du moins répondez-moi. Sinon, je vous attendrai tous les jours de ma vie, de 6 heures à 7 heures, dans ce même bistro. »

Elle glissa la lettre dans l'enveloppe et sortit.

Paris sombrait dans le crépuscule. Par-delà les toits et les cheminées, du côté du couchant, une clarté illuminait encore le ciel. Dans les rues, les réverbères semblaient aussi déplacés que des cierges trop tôt allumés auprès d'un malade qui ne veut pas mourir. Les gens se bousculaient sur les trottoirs, impatients de retrouver la franche lumière de leurs lampes, de se mettre à table, d'être chez eux.

Pour la première fois, il parut à Sylvie qu'elle n'avait pas de chez-soi. Son père, agent d'affaires, naturiste acharné, protestant intransigeant, concevait son existence et celle des siens comme une école de vertu. Il y avait asservi sa femme, qui voyait dans l'acceptation de son sort la seule attitude permise à une épouse chrétienne. Mais il avait renoncé à y soumettre sa fille, dont l'hostilité le déconcertait. Il l'aimait trop pour n'en pas souffrir, pas assez pour trouver la manière de lui imposer son autorité. Aussi se comportait-il en père faible, malgré ses principes. Sylvie ne disait jamais « à la maison », comme presque toutes ses camarades, mais « chez mes parents ». Et bien que par plus d'un trait de son caractère elle leur ressemblât, — sectaire à sa manière — elle s'imaginait leur être étrangère. A Sainte-Thérèse, elle s'était sentie libérée de sa famille, dans un autre univers.

E. M.